Livres d'Allemagne

Un marché difficile pour l'exportation

Jérôme Pascal*

» De l'avis de bon nombre d'éditeurs et d'agents littéraires, la littérature contemporaine allemande reste un marché difficile malgré les interventions d'institutions en Allemagne et à l'étranger pour la faire mieux connaître, que ce soit l'Institut Goethe, les bureaux *German Book* de la Foire du Livre de Francfort à Pékin, New Delhi, Moscou, Bucarest et New York, le Colloque littéraire de Berlin ou encore le Collège de traducteurs de Straelen, pour n'en citer que quelques-uns.

Kein Exportschlager

Deutsche Bücher sind kein Exportschlager, so der Börsenverein des Deutschen Buchhandels – allen institutionellen Bemühungen wie denen des Goethe Instituts, der Frankfurter Buchmesse u. v. a. zum Trotz: Mit ausländischen Verlagshäusern werden nur gut 6 200 Lizenzverträge jährlich geschlossen – deutsche Literatur gilt als *„hermetisch und komplex"* (Jörg Bong vom Fischer Verlag). Zudem haben die wenigsten ausländischen Lektoren ausreichende Deutschkenntnisse, um Manuskripte bewerten zu können.

In Deutschland hingegen boomt der Büchermarkt: Der deutsche Buchhandel erzielte 2009 mit 93 000 Titeln und über einer Milliarde Auflage knapp 10 Milliarden Euro Umsatz, Tendenz steigend. Drei Viertel der Bestseller stammen von ausländischen – meist amerikanischen und englischen – Autoren; in Frankreich liegt diese Quote bei 40 %.

Red.

Selon le *Börsenverein des Deutschen Buchhandels* (l'association des libraires d'Allemagne qui regroupe à Francfort/Main quelque 1 800 maisons d'édition et près de 4 000 librairies), la littérature n'est pas le meilleur atout de l'Allemagne dans les exportations. Un peu plus de 6 200 contrats sont signés par an avec des maisons d'édition étrangères, dont environ 10 % pour les œuvres de fiction. Explication : la littérature allemande a la réputation d'être plutôt *« hermétique et complexe »,* pour reprendre le jugement porté par Jörg Bong, responsable de la littérature de langue allemande chez *Fischer.* L'autre raison de ce peu de succès tient à la langue allemande que beaucoup de lecteurs chez les éditeurs étrangers ne sont pas en mesure de lire. Difficile dès lors d'accepter un manuscrit dont on ne peut apprécier l'original.

Pourtant, le marché du livre en Allemagne est en bonne santé. Le Salon de Francfort, le plus grand salon du livre au monde avec 7 533 exposants en 2010) en est un baromètre annuel. Le chiffre d'affaires des maisons d'édition également. Même en 2008, l'année de la crise financière, la branche a enregistré une progression de 0,4 % (pour atteindre plus de 9,6 milliards d'euros), alors que la plupart des secteurs de l'économie étaient à la baisse cette année-là. Pour les œuvres littéraires, la tendance est plus positive que sur l'ensemble du marché du livre avec un chiffre d'affaires en augmentation de 8,1 % en 2008 et de 7 % en 2009.

Malgré tout, les maisons d'édition ont réduit en 2009, pour la seconde année consécutive, leur production : malgré une baisse de 1,2 % des nouveautés, la production annuelle atteint les 93 000

* Jérôme Pascal est journaliste.

titres, ce qui représente plus d'un milliard d'ouvrages (plus de 30 % pour les œuvres littéraires, environ 30 % pour les livres scientifiques et techniques, 15 % pour les manuels scolaires et 4 % pour les livres d'enfants, sans compter les quelque 500 millions d'annuaires et de brochures). Plus de 70 % de la production annuelle sont des livres reliés, 25 % des livres de poche (part qui dépasse les 50 % dans le secteur de la littérature) et 5 % des livres audio. En 2009, 12,7 % des nouveautés étaient des traductions, de l'anglais bien sûr (66,9 %) et, loin derrière, du français (11,5 %), de l'italien (2,8 %) et du suédois (3 %). Trois quarts des meilleures ventes vont à des auteurs étrangers, américains et anglais surtout, alors que ce taux n'est que d'environ 40 % en France. La tendance est légèrement à la baisse depuis 2008: en 2009 les maisons d'éditions allemandes ont sorti 11 800 livres d'auteurs étrangers et conclu 6 200 contrats de licence, 17,5 % de moins que l'année précédente. Les partenaires les plus importants sont désormais la Pologne et la République tchèque, suivies par la Chine

Œuvres littéraires

En 2009 les œuvres littéraires représentaient 33,8 % du marché, soit une progression de 1,5 % par rapport à l'année précédente :

Romans	47,2 %
Suspense	28,3 %
Humour et BD	8,7 %
Science-fiction	7,6 %
Poésie	1,2 %
Editions bilingues	1,1 %
Anthologies	0,2 %

Source : www.boersenverein.de

Bouquiner/schmökern

Les livres d'Allemagne (certains traduits en français) choisis pour ce dossier ne correspondent en rien à une liste de bestsellers. Ils n'ont pour objectif que de montrer la diversité des ouvrages écrits par des auteurs allemands (ou autrichiens), qu'il s'agisse d'études historiques, de romans ou de biographies.

Die für dieses Dossier ausgewählten Bücher aus Deutschland (von denen einige ins Französische übersetzt wurden) stellen keine Bestseller-Liste dar. Vielmehr sollen sie die Vielfalt der von deutschen (oder österreichischen) Autoren verfassten Werke aufzeigen, ob es sich nun um historische Darstellungen, Romane oder Biografien handelt.

Des historiens contestés

Eckart Conze, Norbert Frei, Peter Hayes, Moshe Zimmermann, *Das Amt und die Vergangenheit – Deutsche Diplomaten im Dritten Reich und in der Bundesrepublik.* Karl Blessing, Munich 2010, 880 pages.

Die Auseinandersetzung der Historiker nach der Veröffentlichung einer Studie über die deutschen Diplomaten im Dritten Reich.

Lorsque paraît fin octobre 2010 l'épais ouvrage sur le rôle du ministère des Affaires étrangères pendant le Troisième Reich (voir *Dokumente/Documents* 1/2011), nombreux sont les premiers commentateurs qui rendent hommage au travail des historiens, sollicités d'ailleurs par Joschka Fischer en personne, lorsqu'il était chef de la diplomatie allemande en 2005. Mais l'ouvrage, *Das Amt,* fait débat.

Un des chercheurs les plus renommés sur le national-socialisme, Richard J. Evans, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Cambridge, estime que les archives des Affaires étrangères ont été exploitées d'une façon extrêmement négative sans référence aux travaux précédents des chercheurs, notamment britanniques, sur le sujet.

Il n'est pas le seul : en Allemagne même, le professeur Hans Mommsen avait formulé de sévères critiques dès la sortie du livre, dans lequel il relevait de graves erreurs. Dans le magazine *Der Spiegel,* Johannes Hürter, de l'Institut d'histoire de Munich, avait considéré pour sa part de nombreux passages comme étant *« sans fondement »*. Et son collègue de Mayence, Sönke Neitzel, était allé jusqu'à parler de *« pornographie historique »*. Les critiques se feront de plus en plus virulentes après la lecture des 880 pages : manque de sérieux, superficiel, lacunes, sources ignorées, exagérations dans l'interprétation – *« comme si le ministère avait été le moteur de l'holocauste »,* critique Richard J. Evans, qui précise avec fermeté : *« Cela est faux »*. Pour lui, ce moteur s'appelait Hitler.

« Le ministère était une organisation criminelle », avait clamé l'historien Eckhart Conze (université de Marburg) à l'issue de son vaste travail mené dans les archives de 32 pays avec trois autres chercheurs. Citation reprise largement dans la presse et accompagnée la plupart du temps de commentaires élogieux sur l'impartialité d'une étude commandée pourtant par un ministre. D'aucuns se posaient la question de savoir dans quelle mesure un tel travail serait possible aujourd'hui, en France par exemple, sur le rôle de certains ministères pendant l'Occupation ou pendant la Guerre d'Algérie. Ces éloges sont passés la plupart du temps inaperçus au profit des chapitres les plus critiques – un déséquilibre notoire qui fausse l'image globale de l'enquête.

Si de nombreux organes de presse ont vite trouvé les experts pour alimenter la critique, les chercheurs ne se sont pas contentés des colonnes des magazines et des journaux. Johannes Hürter n'a pas hésité, le premier, à publier son analyse sur 25 pages dans la très sérieuse revue *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte* (numéro 2/2011). Et de Grande-Bretagne, la critique acerbe de Richard J. Evans a été publiée dans la non moins sérieuse revue *Neue Politische Literatur* (numéro 2/2011). Ce qui peut apparaître comme un simple débat d'historiens a néanmoins des conséquences politiques. Car l'actuel ministre des Affaires étrangères, Guido Westerwelle, ébloui par les premières réactions positives fin octobre 2010, avait demandé la mise en place d'un groupe de travail, sous la direction d'un secrétaire d'Etat, pour revoir (et éventuellement corriger) toutes les brochures du ministère et des représentations diplomatiques à l'étranger consacrées au Troisième Reich.

Gérard Foussier

Ein ambivalenter Blick

Felix Hartlaub, *Kriegsaufzeichnungen aus Paris.* Suhrkamp, Berlin 2011, 163 Seiten.

Un regard important sur la Seconde Guerre mondiale, entre autre sur le Paris occupé de 1940 et 1941, d'un auteur disparu en 1945 sans laisser de traces.

Felix Hartlaub hätte zu einem der wichtigsten deutschen Nachkriegsschriftsteller werden können, wenn er nicht 1945 in den letzten Berliner Kriegstagen spurlos verschwunden wäre. So hinterließ er ein äußerst schmales literarisches Werk, darunter Fragmente aus dem besetzten Paris der Jahre 1940 und 1941. Hartlaubs ambivalenter Blick auf die Stadt wird, trotz aller scharfsinnigen Genauigkeit, vom Schamgefühl, Teil einer Besatzerarmee zu sein, bestimmt. Ein literarisch wie historisch außergewöhnliches Dokument.

ParisBerlin 65

Histoire(s) d'un livre

Othmar Plöckinger, *Geschichte eines Buches: Adolf Hitlers Mein Kampf, 1922–1945.* Oldenburg, Munich 2011, 632 pages.

Die Entstehungsgeschichte einer Schrift, die zu einem Symbol der nationalsozialistischen Herrschaft wurde und deren französische Übersetzung eine Geschichte für sich ist.

Le livre d'Adolf Hitler, *Mein Kampf,* est devenu plus que tout autre ouvrage, le symbole du national-socialisme et de la domination nazie. Si d'aucuns préfèrent parler aujourd'hui d'un *« bestseller que personne n'a lu »,* Othmar Plöckinger corrige cette affirmation dans une étude sur l'histoire de ce livre publiée par l'Institut d'Histoire contemporaine de Munich. Et notamment sur sa traduction française.

En 1930, malgré un échange de lettres entre Hitler et Gustave Hervé, éditeur du journal national français *La Victoire,* peu d'hommes politiques en France connaissaient les véritables intentions d'Adolf Hitler. Les mises en garde formulées par des Français résidant en Allemagne ont d'abord été ignorées, puis écartées. Le consul général de France à Cologne se plaindra même de constater que le Quai d'Orsay n'ait pas daigné lire ses télégrammes diplomatiques sur l'influence grandissante du chancelier du Reich après son accession au pouvoir en 1933. Pourtant, quelques auteurs avaient tenté de présenter le nouvel homme fort de Berlin quelques mois plus tôt *(Hitler – l'homme qui vient,* de Gabriel Roger ; ou encore *Que veut Hitler ?* de B. Combes de Patris). L'ambassadeur de France dans la capitale du Reich, André François-Poncet, relèvera en juin 1933 que si l'on ne peut encore parler de préparatifs de guerre, rien n'est plus éloigné dans l'esprit des nouveaux dirigeants allemands que de croire à dix années de paix avec la France.

Il semblerait, note Othmar Plöckinger, que Berlin ait eu l'intention dès mars 1933 de réécrire *Mein Kampf* et de faire traduire en français cette version épurée pour calmer les esprits. Mais si le projet a été abandonné, la parution en France au mois d'octobre 1933 d'extraits non autorisés *(Hitler par lui-même d'après son livre Mein Kampf,* par Charles Appuhn) provoquera la colère du régime nazi, sans aller jusqu'à un procès contre l'éditeur français pour violation des droits d'auteur, car un expert parviendra à la conclusion que la traduction est peu précise et contient des erreurs. L'éditeur allemand envisagera pour sa part de lancer une traduction, mais les *Editions Nouvelles Latines,* à Paris, sortiront en février 1934, toujours sans autorisation, une traduction complète de *Mein Kampf* sous le titre *Mon combat.* Hitler, hostile à toute traduction, essaiera de calmer le jeu en demandant à son ambassadeur en France de protester auprès des Affaires étrangères, puis à la maison d'édition allemande *(Eher-Verlag)* de porter plainte auprès du Tribunal de Commerce de Paris pour violation des droits d'auteur. Ordre fut certes donné de détruire les ouvrages non vendus, mais la presse française commença alors à s'intéresser de près au contenu. A l'été 1934, de larges extraits seront de nouveau publiés, sous le titre *Mein Kampf – la doctrine hitlérienne.*

Dès le mois de novembre 1933, Hitler avait accordé une interview au *Matin,* dans laquelle il avait pris ses distances par rapport à son propre ouvrage, écrit en 1924, avait-il dit, *« avec la colère d'un apôtre pourchassé »,* alors que la France occupait la Ruhr et que lui-même était en prison après son putsch manqué de 1923 à Munich. André François-Poncet demanda au Führer de réécrire alors les passages sur la France, ce qu'Adolf Hitler accepta – mais ne fit jamais. En Allemagne, le régime continuait à distribuer la version originale de *Mein Kampf* et à affirmer à l'adresse de la France que le texte distribué n'était plus d'actualité. Malgré les efforts de certains milieux nationalistes français pour défendre la politique hitlérienne, d'aucuns poursuivront leur travail d'information sur le vrai caractère de l'ouvrage en le publiant en Suisse en 1935, ce qui incitera Hitler à accorder en février 1936 une nouvelle interview à un quotidien français, *Paris-Midi,* pour se justifier une nouvelle fois et refuser une version revue et corrigée de ses écrits. Une sélection des discours du Führer paraîtra en 1936 sous le titre *Principes d'action,* confortant les adversaires du régime nazi dans leur scepticisme. Finalement, en août 1938, Berlin donne son accord pour une version française autorisée par Hitler et la maison d'édition *Eher-Verlag,* expurgée des citations hostiles à la France, mais comportant, malgré quel-

ques coupures, les réflexions antisémites de l'auteur. L'opinion publique ne se contenta pas de cette mesure : quelques semaines plus tard paraissait en effet *Adolf Hitler. Mein Kampf,* ce qui ne figure pas dans les éditions françaises publiées par les amis du Führer – une brochure publiée par le Comité de défense républicaine et française. Bien qu'en septembre 1939 l'Allemagne fasse courir le bruit que *Mein Kampf* n'était plus en vente, afin de pouvoir en réviser le contenu à la demande de la France, les milieux politiques et intellectuels français ont préféré rester vigilants. Roger Morvilliers publiera la même année son *Face à Hitler et à Mein Kampf* pour démontrer que toutes les déclarations tenues par Hitler depuis son arrivée au pouvoir n'étaient que pure propagande.

Othmar Plöckinger consacre plus de 600 pages à l'origine de ce livre qui devait s'intituler initialement *Quatre ans et demi de combat contre le mensonge, la bêtise et la lâcheté – un règlement de comptes.* Jusqu'à ce que l'éditeur parvienne en mai 1925 à s'imposer avec un titre plus court. La version définitive de *Mein Kampf* date de 1926. 5 507 exemplaires seulement ont pu être vendus en 1927, 3 015 l'année suivante, pour atteindre 90 000 en 1932. On estime à 241 000 le nombre d'ouvrages vendus jusqu'à l'accès au pouvoir fin janvier 1933 et à plus d'un million les exemplaires vendus cette même année. Au cours des années de guerre 1939-1944, plus de 8 millions de livres ont été édités, soit environ 65 % du tirage total (estimé à 12,4 millions), dont près de 5 millions entre 1942 et l'automne 1944. Dans son étude réalisée au cours de recherches dans quelque 1 850 bibliothèques et archives, Othmar Plöckinger parle aussi de la réception de *Mein Kampf* dans la littérature allemande, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, en Union soviétique et en Autriche.

Gérard Foussier

Ein Deutscher rettete Bordeaux

Erich Schaake, *Bordeaux, mon amour. Eine Liebe zwischen Wehrmacht und Résistance.* List, Berlin 2010, 240 Seiten.

L'histoire d'une romance entre *Wehrmacht* et Résistance qui a permis de sauver Bordeaux de la destruction.

Ein junger Soldat der Wehrmacht soll die Stadt Bordeaux vor der Zerstörung bewahrt haben. Unwillkürlich denkt man an den letzten Stadtkommandanten von Paris, Dietrich von Choltitz, der die Legende verbreitete, er habe sich 1944 dem Befehl Hitlers, Paris in letzter Minute zu zerstören, widersetzt und damit die französische Hauptstadt gerettet. Entgegen dem von dem General 1950 selbst veröffentlichen „Tatsachenbericht" mit dem Titel *Brennt Paris?* lautete die Anordnung aus Berlin, (nur) die Brücken in Paris zu sprengen, und selbst dazu fehlten Choltitz in dem längst verlorenen Krieg unmittelbar vor der Befreiung die Mittel. Was der General an der Seine nicht konnte, setzte ein Feldwebel an der Gironde unerschrocken ins Werk. Heinz Stahlschmidt sprengte eigenhändig jenen Munitionsbunker in die Luft, in dem das Dynamit lagerte, mit dem die deutschen Truppen unmittelbar vor ihrem Rückzug den strategisch so wichtigen Hafen von Bordeaux zerstören wollten. Er rettete damit nicht nur *„die schönste Stadt Frankreichs" („la plus belle ville de France"*, von der Stendhal hundert Jahre zuvor geschwärmt hatte), sondern auch Tausende von Menschenleben. Da der ebenso gefährliche wie segensreiche Sabotageakt von einem einzelnen Soldaten durchgeführt wurde, blieb ihm die Anerkennung von französischer Seite versagt.

„Die Résistance *wollte nicht akzeptieren, dass der Deutsche etwas getan hatte, was ihre Sache gewesen wäre. Einen Oberfeldwebel Heinz Stahlschmidt sollte es in der glorreichen Geschichte der* Résistance *nicht geben. Die Widerstandsbewegung wollte sich die Ehre der Rettung Bordeaux' selbst an die Brust heften."* So resümiert Erich Schaake die unglaubliche Geschichte eines unbekannten Helden im verminten Gelände der Befreiungsmythen. Der Journalist, der als Deutscher selbst im Bordelais lebt, hat die Geschichte, gestützt auf die örtliche

Presse, ausgegraben und zu einem Roman veredelt, oder soll man sagen verschnitten? So vielversprechend der Titel *Bordeaux, mon amour* klingt, die Unterzeile *Eine Liebe zwischen Wehrmacht und Résistance* lässt eine Schmonzette befürchten.

Immerhin hält der Autor, der seinen Protagonisten selbst kennengelernt hat, sich an Fakten. Demnach begegnete der 24-jährige Unteroffizier Heinz Stahlschmidt im Frühling 1943 der vier Jahre jüngeren Henriette. An einem *„wunderschönen Maisonntag"* war es wohl Liebe auf den ersten Blick, die die Französin trotz anfänglicher Bedenken eine Beziehung zu dem aus Dortmund stammenden Soldaten eingehen ließ. Unter ihrem Einfluss nimmt der *„Prototyp des anständigen deutschen Unteroffiziers"* nach und nach eine kritische Haltung zur deutschen Politik ein. Vom *amour fou* zum Kontakt mit der *Résistance* ist es nicht weit. Zunächst soll der Deutsche den Franzosen nur Zugang zu dem Munitionsbunker verschaffen. Am Ende führt er, ein *„exzellenter Feuerwerker"*, das *„Himmelfahrtskommando"* selbst durch. *„Henriette war am Fenster stehen geblieben. Es herrschte eine geradezu friedliche Stille. Innerlich aber war sie alles andere als ruhig. Ihr Herz hämmerte so stark, dass sie es fast hören konnte. Sie musste daran denken, dass Heinz in diesem Augenblick sein Leben riskierte, und die Angst um ihn schnürte ihr die Kehle zu. Dann sah sie den Lichtblitz und hörte die Explosion – und wusste, dass er den Bunker gesprengt hatte. Sie hörte auch die Schüsse und die Alarmsirenen. Jeder in Bordeaux hörte es und wusste, dass sich etwas Einschneidendes ereignet hatte."*

Großes Aufheben wurde um den Sabotageakt, der die Sprengung des Hafens vereitelt und Tausenden Franzosen das Leben gerettet hatte, nicht gemacht. Dass ein deutscher Soldat *„die Kastanien für die* Résistance *aus dem Feuer"* geholt hatte, war für deren Heldenmythos zu subversiv. Mit diesem *roman vrai* setzt ein deutscher Autor dem Sprengmeister Stahlschmidt ein spätes Denkmal. Schade, dass kein Franzose auf diese Idee gekommen ist. Schade auch deshalb, weil Erich Schaake ein unbekanntes Kapitel in der deutsch-französischen Geschichte aufschlägt, zu dessen Literarisierung ihm jedoch das stilistische Potential fehlt. Obwohl der Autor von den Chansons aus der Kehle Edith Piafs bis zu den Kleidern von Elsa Schiaparelli kräftig Zeitkolorit aufträgt, wirkt vieles aufgesetzt. Der Hinweis auf Hölderlin, der als Hauslehrer in Bordeaux tätig war, oder die Beschreibung des Theaters als *„ein typisches Beispiel klassizistischer Baukunst"* kommen allzu bildungsbeflissen daher und passen nicht zu dem bescheidenen Naturell des Protagonisten. Der hielt übrigens nicht nur seiner Henriette, sondern auch Bordeaux die Treue. Aus Heinz Stahlschmidt wurde 1947 Henri Salmide, der in seinem zweiten Leben als französischer Staatsbürger seine erste Liebe heiratete. Als Waffenmeister entschärfte er nach dem Krieg deutsche Minen in der Gironde. Auf einem Foto aus dem Jahr 2000 im Anhang des Buches sieht man den langjährigen Bürgermeister Jacques Chaban-Delmas, wie er *„notre ami Henri"* die Hand schüttelt. Auf eine offizielle Anerkennung als Widerstandskämpfer wartete dieser lange vergeblich. Erst als Heinz Stahlschmidt am 23. Februar 2010 im Alter von 91 Jahren starb, titelte die Zeitung S*ud-Ouest: „Bordeaux a perdu son sauveur."*

Medard Ritzenhofen

Ein anderer Kontinent

Ruth Henry, *Manchmal sind es nur Bilder. Ein Pariser Leben,* hrsg. von Stefanie Baumann unter Mitwirkung von Manfred Heid. Aisthesis, Bielefeld 2010, 186 Seiten, 58 Abbildungen.

Un portrait superbement illustré de la traductrice et journaliste allemande Ruth Henry qui a vécu à Paris du début des années 50 jusqu'à sa mort en 2007.

Über das facettenreiche Leben und Schaffen der Publizistin und Übersetzerin Ruth Henry zu schreiben, bedeutet eine kleine Kulturgeschichte der Pariser Nachkriegszeit und zugleich einen bemerkenswerten Beitrag deutsch-französischer Beziehungen der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts aufzublättern.

Allein die Liste der Namen von Personen, mit denen die Anfang der 1950er-Jahre in Paris ankommende Deutsche zusammentraf oder arbeitete, spiegelt eine künstlerische Moderne, wie sie in dieser Zeit und in dieser Dichte in kaum einer

anderen Stadt zu vermerken ist. Der im Aisthesis Verlag erschienene sorgfältig und mit ausgefallenen schwarz-weiß Fotografien besonders schön gestaltete Band *Manchmal sind es nur Bilder. Ein Pariser Leben* versammelt Rückblicke, Impressionen und Essays der 2007 verstorbenen Ruth Henry, die in ihren letzten Lebensjahren entstanden sind, die sie aber, so die Herausgeberin Stefanie Baumann, seit langer Zeit begleitet haben. Unter den Texten, die in ihrer Abfolge nicht eine *„chronologisch geordnete, homogene, nahtlose Geschichte"* erzählen, befinden sich auch leicht geänderte oder ergänzte Beiträge, die sie im Laufe der Jahrzehnte für Zeitschriften, Bücher oder den Rundfunk verfasste. So entsteht ein schillerndes *„Erinnerungsmosaik",* das zwischen leicht hingeworfener Momentaufnahme des Großstadtlebens sowie sinnlich-behutsamer Portraitierung befreundeter Künstler oszilliert und in seiner Fragmentierung ganz den in Paris entworfenen Formen der Moderne entspricht.

Geboren 1925 in der Pfalz, deren französischer Einfluss sich u. a. noch in der Sprache der Großmutter äußerte, die von *„Pensées"* sprach, wenn sie Stiefmütterchen meinte und sagte *„Kind es regnet, nimm de' Parapluie",* verbringt sie Kindheit und Jugend in Mannheim. Während ihres Studiums in Heidelberg wechselt sie von der Literaturwissenschaft, wo ihre Referate als zu literarisch eingestuft werden, zur Philosophie. Der unzufriedenen Doktorandin, die mit der Wissenschaft hadert, vermittelt der Autor und Freund Erwin Wickert eine Tätigkeit beim Rundfunk.

Das *„Poetische als Lebens- und Denkform",* ein Gestus, den damals vor allem der Surrealismus propagierte, und den Ruth Henry noch in seinen Ausläufern persönlich erfuhr, beschreibt sie eindrücklich in einem in der dritten Person verfassten Beitrag. *„Für die aus der Nachkriegszeit kommende Deutsche war Paris wie ein anderer Kontinent. Für die junge Frau von damals galt es, neue Ufer zu entdecken, zumal sie privilegiert war. Durch die Heirat mit einem französischen Künstler gelangte sie sogleich in die poetische Mitte der Hauptstadt, die Freunde der ersten Wochen hießen Jacques Prévert, Pablo Picasso, Man Ray. Die alte Gruppe der Surrealisten leuchtet noch im Abendrot ihrer Berühmtheit, während – wie Maurice Blanchot es so richtig schreibt – ‚ihr Geist längst im Alltag allgegenwärtig geworden ist'."*

Mit ihrem Ehemann Maurice Henry bezieht sie ein Zimmer im legendären Pariser Hotel *Istria* am Montparnasse. Sich anfangs nur schwer gewöhnend an die künstlerische Radikalität ihres Mannes, ist es doch er, der sie in die Welt des Surrealismus einführt, was sie später dazu bewegt, nichts Geringeres als *Les manifestes du surréalisme* zu übersetzen. 1955 zieht das Paar nach Saint-Germain-en-Laye, wo sie Beiträge über Duchamps, Breton u. a. für das deutsche Radio verfasst. Vier Jahre später beziehen sie eine Atelierwohnung am Boulevard Edgar Quinet, in der sie, auch nach der späteren Trennung, Zeit ihres Lebens wohnt und die zum Salon einer ein- und ausgehenden Künstlerszene wird.

Nur einige besonders wichtige Begegnungen können hier erwähnt werden: Bei den berüchtigten Zusammenkünften von Charles und Marie-Laure de Noailles an der *Place des Etats-Unis,* die als die Avantgardisten unter den Pariser Mäzenen galten – sie finanzierten u. a. den Film *L'âge d'or* –, versammeln sich beinahe täglich Künstler, Fürsten, Stierzüchter und anderes illustres Personal. Hier erlebt Ruth Henry noch die mittlerweile fast verlorengegangene *„Gabe zum Fest".*

In Picassos Häusern schildert sie eine der zahlreichen Begegnungen mit dem Jahrhundertkünstler. Der Achtzigjährige empfängt sie und ihren Mann in Mougins in Badehose und einem um die Hüften geschlungenen Handtuch. Zum ersten Mal hatte sie ihn 1952 in Vallauris besucht. Auch sie kann sich seiner besonderen Anziehungskraft kaum entziehen: *„Es schwebt alles an ihm zwischen Lächeln und Wissen, zwischen Zärtlichkeit und Gewalt."* Bei seiner damaligen Gefährtin Françoise, selbst Malerin, meint die Besucherin einen *„unfrohen Zug um die Augen"* wahrnehmen zu können.

Bei der Eröffnung der *Exposition surréaliste internationale* (1959) in der *Galerie Cordier* fallen

ihr die besonderen Gesichtszüge einer Frau auf; es ist Unica Zürn, die bereits Anagramme und Zeichnungen veröffentlicht hatte. Einige Jahre später trifft sie die fragile Künstlerin wieder, die ihr Strahlen im Laufe mehrerer Aufenthalte in psychiatrischen Kliniken verloren hatte. Jedoch betont Ruth Henry, wie sehr diese Dichterin *„das Zerstörerische, die Krankheit, durch die Bewältigung der selbst gestellten Aufgabe in ein Positives, in ein Werk umgesetzt"* hat. Kaum jemand hat so behutsam und treffend über die Dichtung und Krankheit der Unica Zürn geschrieben wie sie, so etwa im Nachwort zu *Der Mann im Jasmin* und in zahlreichen anderen Beiträgen.

Eine über 26-jährige Freundschaft verband sie zudem mit Meret Oppenheimer. An ihr bewundert sie die Entscheidung zur Einsamkeit und deren Arbeiten, die vom Traum geleitet werden, vom plötzlichen Fund, der *Trouvaille,* und entsprechend rätselhafte beunruhigende Objekte und Gemälde hervorbrachten.

Sie übernimmt Regieassistenzen bei Jean-Louis Barrault und Jorge Lavelli, arbeitet zusammen mit Claude Régy. Daneben entstehen Theaterkritiken für die *Frankfurter Rundschau.* Mit dem langjährigen Freund Jacques Prévert führt sie zu seinem 70. Geburtstag ein Interview, das im Januar 1970 in der deutschen Wochenzeitschrift *Publik* erscheint, lobt dessen *„instinktive Redekunst, dem Sprachgenie des Volkes verwandt"* und nennt ihn einen *„poetischen Realisten, kein friedlich-genügsamer, sondern ein zärtlich-aggressiver".*

Sie schreibt ein Feature über Philippe Soupault für das deutsche Radio. Und ein weiteres entsteht als fiktiver Dialog mit Simone de Beauvoir und deren Werk *Das Alter,* das sie zusammen mit Anjuta Aigner-Dünnwald übersetzt hat. Der Text beschäftigt sie später nochmals, als sie ihr eigenes Altern reflektiert und sich über das von Beauvoir postulierte unumgängliche Unglück des Alterns ärgert. Eine ihrer letzten Notizen dazu lautet: *„Für Frauen gibt es das Rollenfach der ‚Komischen Alten'. Eine Rolle, die gestattet, der Welt eine Nase zu drehen, und die auf die Umwelt provozierend, nicht bloß lächerlich wirken kann. Bewusst geübte Komik im Alter scheint einen harten Kern von Humor vorauszusetzen, aber wenn es gelingt, dann ist das eine große, wohltuende Kraft."*

Emphatisch, heiter, zärtlich erweist sich der Blick sowie die Tonlage dieser außergewöhnlichen Frau bis zum Schluss und lässt uns sehnsuchtsvoll auf diese einzigartige Ära des Pariser Künstlerlebens zurückschauen.

Marion Gees

Un roman d'initiation

Sherko Fatah, *Le navire obscur* (Titre original : *Das dunkle Schiff).* Métaillé, Paris 2011, 360 pages.

Die Geschichte eines irakischen Kurden, der bei seinem Onkel in Berlin wohnt.

Sherko Fatah, né en 1964 à Berlin-Est, a quitté la RDA en 1975 et vit aujourd'hui à Berlin. *Le navire obscur* raconte l'histoire d'un jeune Kurde irakien, Kerim, qui grandit avec la guerre, la répression, la violence. Il vit la mort de son père, devient un *« combattant de Dieu »* et s'enfuit pour vivre chez un oncle à Berlin. Fatah a écrit un roman d'initiation presque classique sauf qu'il n'y a pas de société qui pourrait accueillir le jeune Kerim. Un livre important et remarquablement traduit.

ParisBerlin 65

Dans un monde sans repères

Arno Geiger, *Der Alte König in seinem Exil.* Hanser, Munich 2011, 192 pages.

Ein Roman über die Krankheit eines Vaters und die Folgen für die Familie.

En 2005, Arno Geiger recevait le *Deutscher Buchpreis* pour son roman *Es geht uns gut.* Pendant que ce jeune auteur se fait un nom dans le monde littéraire, la maladie de son père ne se laisse plus cacher : il est atteint de démence et, un jour, il ne reconnaît plus son domicile. Le père vit désormais comme un roi en exil, dans un monde sans repères et sans endroit où il peut se sentir chez soi.

« La vie sans problème n'est pas facile non plus », explique-t-il à son fils, dans un de ses moments de lucidité étrange. Arno Geiger a mis six ans à écrire ce récit sur la maladie de son père qui avait tout remis en question, non seulement pour le malade lui-même, mais pour toute sa famille et tout son entourage. Un livre très sensible, touchant et important.

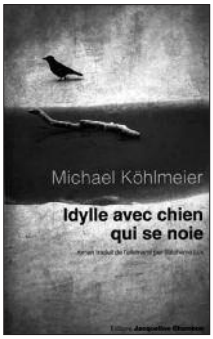
ParisBerlin 64

Le chien et la fille

Michael Köhlmeier, *Idylle avec chien qui se noie* (Titre original : *Idylle mit ertrinkendem Hund).* Jacqueline Chambon, Paris 2011, 96 pages.

Wie ein Schriftsteller ins kalte Wasser springt, um einen Hund zu retten und dabei an seine verstorbene Tochter denkt.

En 2003, Paula Köhlmeier, la fille de l'auteur, eut un accident mortel en montagne. Dans *Idylle avec chien qui se noie* Köhlmeier cherche à surmonter sa mort en racontant l'histoire d'un couple d'écrivains qui vient de perdre une de leurs filles, et qui accueille dans leur maison du Vorarlberg un certain M. Beer, un éditeur assez curieux et narcissique. Lors d'une randonnée de ces deux hommes dans les montagnes enneigées, ils voient un chien tomber à l'eau. L'écrivain se jette dans l'eau glacée pour sauver cette vie, en pensant à la fille perdue.



ParisBerlin 65

En marge de la société

Wilhelm Genzino, *Le bonheur par des temps éloignés du bonheur* (Titre original : *Das Glück in glücksfernen Zeiten).* Christian Bourgeois, Paris 2010, 182 pages.

Ein Bild der Gesellschaft von einem, der am Rande der Gesellschaft lebt, ein trauriger Held in Lebens- und Liebesverzweiflungen.

Wilhelm Genazino, lauréat du prestigieux Prix Büchner en 2004, a publié de nombreux romans traitant d'un homme vivant en marge de la société. Le protagoniste de son dernier roman est docteur en philosophie, mais travaille dans une blanchisserie. Il aime sa compagne, mais il ne veut ni se marier ni avoir un enfant avec elle. En refusant de vivre dans la réalité des autres, il dénonce son entourage avec sagacité et un humour caustique. Genazino dessine le portrait d'une société qui aspire au bonheur et se contente d'un quotidien monotone.

ParisBerlin 65

Deux en un

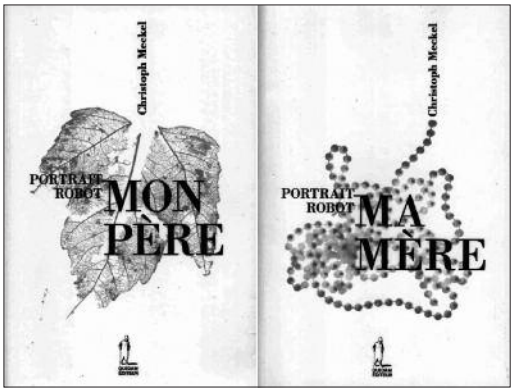
Christoph Meckel, *Portrait-robot. Mon père. Ma mère* (Titre original : *Suchbilder. Mein Vater. Meine Mutter).* Quidam, Meudon 2011, 240 pages.

Ein Doppelbuch mit zwei kritischen Porträts des Schriftstellers Eberhard Meckel und dessen Frau – vom enttäuschten Sohn.

Rien n'est banal dans ce livre qui propose en fait deux ouvrages en un. Pris dans un sens, il invite à découvrir le père de l'auteur, Eberhard Meckel, écrivain apolitique (1907-1969), dont le fils dénonce la lâche complicité avec l'idéologie nazie ; pris dans l'autre sens, il livre au lecteur la personnalité de sa mère, protestante et prussienne, dont le fils regrette le manque de tendresse. Un diptyque donc (du moins dans sa traduction française, car les textes d'origine ont été écrits et publiés en allemand à vingt ans d'intervalle) qui par le biais de portraits très personnels sans complaisance dépeint une page d'histoire de l'Allemagne, vécue et subie par l'auteur. Une véritable autopsie. Le malaise familial devient malaise politique sous la plume de Christophe Meckel, né à Berlin

en 1935. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français.

Le verdict du fils est sévère envers ses parents. Sur le père : *« Peu de choses chez lui allaient de soi. Il lui manquait la faculté d'improvisation, il lui manquait le désintéressement et la nonchalance. Sa confiance en lui, perturbée depuis l'enfance, s'était effondrée après la guerre er était restaurée par la force –*



un processus renouvelé chaque jour – aux dépens de sa famille. » Sur la mère : *« Pour moi, ma mère resta toujours la même et guerre et paix ne changèrent rien en elle. Elle était un peu absente, impatiente et irritable, n'écoutait que d'une oreille les questions ou les histoires. »* Christoph Meckel, le fils qui écrivait chaque jour des lettres à sa mère, lorsque le père était en Pologne au début de la guerre, ne lui pardonne pas d'avoir ignoré tous ses messages *(« Elle n'emportait pas les lettres dans sa chambre. Elles gisaient des jours entiers partout dans la maison. »)*

En fait, cette double biographie familiale traduit la longue et difficile quête de l'auteur, miné par des interrogations sans réponses. Plus il écrit sur son père, plus l'image qu'il a de lui s'assombrit pour ressembler à ces funestes portraits-robots *(Suchbilder)* des commissariats de police. Meckel fils recherche Meckel père. Eberhard, ancien officier pour qui les notions d'honneur et de discipline passaient avant tout autre sentiment devient au fil des pages un Monsieur Tout-le-monde, que la rigueur des idées et des comportements, la brutalité des jugements et la passivité face aux exactions placent aux côtés des abominables nazis, sans pour autant en faire un monstre.

Le récit sur sa mère, publié seulement après sa mort, est plus court. Il a été écrit (en France) alors qu'elle avait lu l'ouvrage de son fils sur son époux *(« Le livre sur mon père l'avait tellement embarrassée qu'elle avait déclaré que c'était de la pure littérature, une invention dénuée de fondements »).* Dès le début du récit, Christoph Meckel a cette phrase sans appel : *« Je n'ai pas aimé ma mère. »* Pour la *Süddeutsche Zeitung,* ce second portrait, édité séparément donc dans sa version d'origine, constitue *« un livre impitoyable ».* Dans sa présentation, l'éditeur français parle de *« séisme mental »,* auquel le peuple allemand a dû faire face. Le lecteur qui s'accrocherait aux seules péripéties familiales, ressent la difficulté d'un rapport générationnel que l'Histoire, ou tout simplement l'air du temps, a mis à mal. Mais en découvrant l'arrière-plan omniprésent de cette vie de famille, c'est tout un travail de mémoire, un de plus, qui surgit de cette lourde fresque de souvenirs personnels. Avec pour constat d'échec l'impossibilité pour le fils déçu de faire machine arrière ou de réécrire l'Histoire. La conclusion est quasiment proverbiale : on ne choisit pas ses parents.

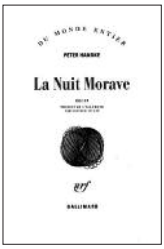
Gérard Foussier

Un long monologue

Peter Handke, *La nuit morave* (Titre original : *Die morawische Nacht).* Gallimard, Paris 2011, 400 pages.

Ein Monolog über eine seltsame, aber leidenschaftliche Reise. Der umstrittene Autor glänzt mit Wortwitz und Selbstironie.

En 2006, le célèbre auteur autrichien assistait aux obsèques de l'ancien dictateur serbe, Slobodan Milosevic. En France, où Handke vit depuis une vingtaine d'années, les réactions furent assez violentes. La Comédie Française avait même déprogrammé une de ses pièces. Entre-temps, Handke a publié en 2008 le grand récit *La nuit morave,* salué presque unanimement par la critique allemande. Il s'agit d'un long monologue d'un écrivain qui emmène le lecteur dans un voyage étrange et passionnant.



ParisBerlin 65

Dans un village fictif

Rolf Bauerdick, *Le jour où la vierge a marché sur la lune* (Titre original : *Wie die Madonna auf den Mond kam).* Nil, Paris 2011, 560 pages.

Großer Unterhaltungswert eines skurrilen Buches über das fiktive rumänische Dorf Baia Luna.

Le premier roman du reporter et photographe Rolf Bauerdick a été déjà vendu dans plusieurs pays avant sa publication en Allemagne en 2009. L'histoire se passe en Roumanie, dans le village fictif de Baia Luna. Tout commence par le vol dans l'espace de la chienne Laika en 1957. Le critique littéraire du journal *Die Welt* compare Bauerdick à Gabriel Garcia Marquez ou Umberto Eco, et il constate : *« Depuis Bernard Schlink, aucun romancier allemand n'avait bénéficié, et de loin, d'une pareille attention internationale ».*

ParisBerlin 65

L'ombre du peuple

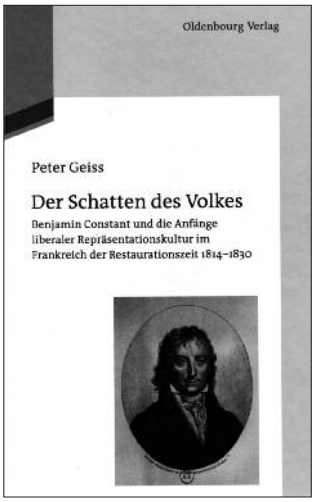
Peter Geiss, *Der Schatten des Volkes.* Oldenburg, Munich 2011, 368 pages.

Benjamin Constant und die Anfänge liberaler Repräsentationskultur im Frankreich der Restaurationszeit 1814–1830.

Benjamin Constant (1767-1830) a été l'un des principaux théoriciens constitutionnels du libéralisme de gauche en France, contre les Jacobins et contre Napoléon Bonaparte qui prétendaient définir le bonheur de la nation depuis le sommet de l'Etat.

Peter Geiss publie une version remaniée de sa thèse de doctorat consacrée à cet héritage libéral de la Révolution française grâce à l'analyse dans les départements dans lesquels Benjamin Constant, « l'ombre du peuple », a été député, la Sarthe de 1819 à 1822 et la Seine de 1824 à 1827, ainsi que le Bas-Rhin de 1827 à 1830. Benjamin Constant, né à Lausanne, a étudié à Erlangen, Paris et Edinburgh, avant de suivre les bouleversements révolutionnaires français depuis la Cour du duc de Brunswick. Lié à Germaine de Staël, il s'installe à Paris avec l'intention d'influencer politiquement la République modérée instaurée après la chute de Robespierre. Opposé au système centraliste des préfets, il deviendra vite *persona non grata* aux yeux du Premier Consul, ce qui lui vaudra d'être exclu de la vie politique. Il en profitera pour s'intéresser à la vie culturelle en Allemagne, notamment depuis la bibliothèque de l'université de Göttingen, avant de se rallier à Napoléon pendant les Cent Jours et devenir chef de l'opposition libérale.

L'auteur de cette étude approfondie analyse l'évolution de la situation politique en ce début de 19e siècle, depuis la critique formulée à l'encontre des formes autoritaires de représentation jusqu'à la conception d'un « gouvernement représentatif » sous la monarchie constitutionnelle.



L'ouvrage revient également sur les grands débats consacrés au droit électoral et aux lois sur la presse. Il permet de mieux comprendre les termes aujourd'hui encore utilisés de gauche/centre/droite, de libéralisme et de parlementarisme. Peter Geiss termine par cette citation de Léon Gambetta : *« Il faut faire du suffrage universel, qui est la force par le nombre, le pouvoir éclairé par la raison. Il faut achever la Révolution ».*

Jérôme Pascal

Les contributions reprises du magazine *ParisBerlin* sont des comptes rendus de lecture signés Ulrich Schönleber et Lutz Happel.